

GLORIA MUNDI

BARTHÉLÉMY TOGUO



GLORIA MUNDI

Entretiens avec Thierry Clermont

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02697-7

DE MBALMAYO À DAKAR

Certaines de vos œuvres ont été inspirées par votre enfance ou votre jeunesse. On y retrouve des scènes, fondamentales pour vous. Je pense notamment à votre installation Water Dance.

J'ai envie de dire une enfance vue à travers le corps, l'histoire de ce corps. Oui, *Water Dance* est une pièce fondamentale pour moi... On va en parler plus tard. En tout cas, l'enfance est toujours là, quel que soit l'âge... Revenons donc aux origines, si vous le voulez bien. Je suis né à Mbalmayo, précisément le 4 avril 1967, vers 11 h 20 du matin. C'est important, l'heure de sa venue au monde. Mbalmayo est une petite ville située à environ 40 kilomètres au sud de Yaoundé, sur le fleuve Nyong, le fleuve aux eaux noires. Elle a été créée par les Français en 1926.

Historiquement, je suis né sept ans après la proclamation d'indépendance du Cameroun, sous la présidence d'Ahmadou Ahidjo, qui a dirigé le pays jusqu'en 1982.

La ville de Mbalmayo a-t-elle quelque chose de particulier ?

Elle s'est développée autour de l'industrie de la transformation du bois, sa principale ressource, puis avec l'essor de la production et du commerce du cacao. Elle offre également un intérêt touristique avec les grottes d'Akok Bekoé, le sanctuaire marial, la cathédrale où a servi Mgr Paul Etoga, le premier évêque

noir de toute l'Afrique centrale. Il existe également un Institut de formation artistique, créé il y a une vingtaine d'années par des missionnaires italiens.

Et vos parents ?

Mon père était mécanicien auto, et puis un jour, il s'est acheté une Peugeot 404, et il est devenu chauffeur transporteur pour les particuliers. Ma mère était ménagère, elle vendait aussi des ustensiles de cuisine sur le marché. Mes parents ont toujours été très soucieux de mon éducation. J'ai également deux sœurs, nées en 1964 et en 1970. En Afrique, vous savez, c'est le garçon le plus important, notamment parce qu'il incarne la continuité du nom. J'ai été très choyé par mes deux parents et mes deux sœurs, qui m'appellent toujours « papa ». Je peux dire que j'ai eu une enfance heureuse. J'ajouterai que mon père était catholique et ma mère, protestante. Quand j'ai eu onze ans, un de mes oncles paternels, professeur de collège, est venu me chercher. Et je suis parti vivre chez lui, à Édéa, une ville qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Douala.

Cet éloignement n'a-t-il pas été un déchirement ?

Non... Chez lui, il y avait plein de journaux, plein de magazines. Je découvrais en vrac les quotidiens francophones, le mensuel *Jeune Afrique* ou encore *France Football*, mais aussi la revue *Podium*, créée par le chanteur Claude François, avec ses chanteurs et chanteuses pop à paillettes. Il y avait même l'hebdomadaire sentimental *Nous Deux*, avec son roman-photo ! Mon oncle mettait souvent la radio. On écoutait différentes stations, comme RFI, BBC Afrique, Africa n° 1... Je baignais également dans la langue anglaise.

Maîtrisiez-vous déjà cette langue ?

Oui, bien sûr. Il faut savoir que j'ai grandi sur une frontière linguistique fragile et mouvante, que séparent la pratique de l'anglais et celle du français¹.

1. Le français et l'anglais sont les deux langues officielles du Cameroun, l'anglais étant pratiqué dans les zones les plus proches du Nigeria voisin.

Quelle formation !

C'était une extraordinaire ouverture au monde. La presse écrite et la radio m'ont ouvert les yeux et l'esprit, et cela m'a permis de m'éveiller, de m'épanouir. Je voyais bien la différence avec les autres copains de mon âge. Quand je pense que mes parents n'avaient pas fréquenté l'école... Mon oncle Jérôme était jeune à l'époque, il avait environ vingt-cinq ans. Ensuite, il est devenu cadre chez Rhône-Poulenc, puis simple planteur. La radio, c'était aussi les informations, les *news*. Je me souviens que c'est par elle que j'ai appris la mort de Bob Marley en mai 1981 et l'assassinat, quelques mois plus tard, du président égyptien Anouar el-Sadate. J'ai été marqué intimement par ces deux drames.

Écoutiez-vous déjà de la musique ?

Oui, énormément, et des choses très diverses : le blues de BB King, Carlos Santana et sa guitare magique, Cat Stevens, le duo Simon et Garfunkel, même des chansons country de Dolly Parton, et surtout Bob Marley et son groupe les Wailers, dont j'étais un fan inconditionnel. Et je le suis toujours d'ailleurs. Un peu plus tard, j'ai découvert George Benson, Alpha Blondy, Linton Kwesi Johnson, Ray Lema et mon compatriote Manu Dibango, qui habite à deux pas de mon atelier... J'ai vécu chez mon oncle jusqu'au BEPC¹. Par la suite, je suis rentré comme pensionnaire au collège Notre-Dame-du-Sacré-Cœur de Sangmélina, au sud du Cameroun, dirigé par la mission catholique. Là-bas, la bibliothèque était particulièrement bien fournie. J'y ai reçu la meilleure éducation qui soit.

Vous souvenez-vous de vos lectures d'alors, de vos premières émotions littéraires ?

Oui, comme si c'était hier. Je me suis jeté sur tous les classiques qui me tombaient sous la main : les poésies de Victor Hugo, les alexandrins de Racine, Voltaire dont la violence poétique de *Candide* m'avait profondément marqué. De *Britannicus*, je me souviens avoir été particulièrement touché par

1. Aujourd'hui appelé Brevet des collèges.

la souffrance et le désespoir de Néron, au IV^e acte. « Et je bénis déjà cette heureuse froideur, qui de notre amitié va rallumer l'ardeur »... Toutes ces lectures étaient pour moi comme d'exaltantes leçons de vie. Mon corps changeait, mon corps se développait. En classe de seconde, j'ai commencé à pratiquer un sport de combat : la lutte libre, une discipline plus brute et plus populaire également que la lutte gréco-romaine. Pendant trois ans, j'ai été vraiment très assidu, comme on dit.

On rapporte que vous êtes un fervent supporter de l'équipe nationale de football du Cameroun, surnommée les Lions indomptables...

Et mieux que ça ! J'ai même dessiné leur nouveau maillot officiel, en 2011. Sur le devant du maillot figure la tête imposante d'un lion, ce grand fauve emblématique de l'Afrique, qui exprime une force à la fois sereine et déterminée, capable d'en imposer à tout adversaire dans le cadre d'un défi sportif... Et la même année, on m'avait confié la réalisation de l'affiche officielle du tournoi de Roland-Garros. J'ai peint une aquarelle dominée par le vert que j'ai baptisée *L'Arbre universel*, surgi de la terre battue et d'où s'élancent de fragiles branches chargées à leurs extrémités de balles-ruits, sur fond grillagé évoquant le filet du terrain.

Après la musique, la littérature et le sport, revenons en arrière, si vous le voulez bien. La découverte de l'art, de la peinture, à quand remonte-t-elle ?

Toujours quand j'étais au collège Notre-Dame-du-Sacré-Cœur de Sangmélima. En classe de première. Et là, je découvre, fasciné, dans les livres, des reproductions d'œuvres de Titien, Goya et Rembrandt. Ma trinité classique. Également Ingres, Rubens et tant d'autres. J'étais en admiration face à la maîtrise et à la dextérité technique, la lumière, le jeu des clairs-obscurs, la précision des drapés, l'expression des visages, les variations de la peau : c'était presque vivant. Cela me fascinait, m'exaltait. Je voulais apprendre. Je me suis dit : « Je veux faire ça ! »

Vous êtes alors à un tournant de votre vie. Qu'avez-vous décidé ?

À vingt et un ans, précisément le 30 août 1989, j'ai annoncé à mes parents que j'avais pris la ferme décision de m'inscrire dans une école des beaux-arts, et que je voulais être artiste. Pour mon père, ce fut comme un coup de poignard dans le dos. Son ambition était que je rentre dans la fonction publique, en suivant donc une voie toute tracée qui m'aurait permis de monter dans l'échelle sociale. Et il avait face à lui un fils rebelle. Un fils qui disposait de capacités pour créer et dont l'ambition était de faire rêver les gens. Mon père voulait que je reste à ses côtés et que je respecte la tradition liant un père à son fils unique. Si tout un chacun pouvait choisir ce qu'il a vraiment envie de faire, je crois que tout le monde serait heureux. Mais je n'avais pas d'argent pour partir au Sénégal, à Abidjan, à l'École des beaux-arts, distante de 3 000 kilomètres de chez mes parents.

Qu'avez-vous donc fait ?

C'est simple : j'ai travaillé, j'ai fait du commerce, en bon fils de Bamiléké¹ que je suis : nous avons cette particularité d'avoir le don du commerce... Dès l'âge de quatre ans, les petits Bamilékés savent compter, avant même d'apprendre à lire et à écrire. J'avais donc pu réunir l'argent nécessaire pour le billet d'avion (qui valait, je me le rappelle très bien, 100 000 francs CFA), pour le passeport, et m'acheter un jean neuf... Mais, hélas, je n'avais pas suffisamment d'argent pour m'installer et vivre à Abidjan. Et puis, miracle, au milieu de la nuit, il devait être 3 heures du matin, quelqu'un frappe à la porte de ma chambre. C'était ma mère. Elle m'avait compris, elle voulait me soutenir. Elle m'a donné 40 000 francs CFA : je pouvais donc vivre là-bas. C'était un don, comme seules les mères peuvent et savent le faire. Ce geste magnifique m'a fortifié. J'ai pleuré, et j'ai accepté de pleurer.

1. Groupe ethnique très structuré, essentiellement implanté dans la région des hauts plateaux, à l'ouest du Cameroun.

Et à partir de là, vous volez de vos propres ailes, en disant adieu à votre enfance, en quelque sorte ?

Oui, on peut dire cela. À la fin de l'année 1989, j'arrive donc à l'École nationale des beaux-arts d'Abidjan, un dossier artistique en main. J'y avais placé des photos de mes peintures, une trentaine environ, ainsi qu'un poème que j'avais écrit, sur les gaz toxiques du lac Nyos, au nord-ouest du Cameroun, un lac de cratère volcanique, qui en s'échappant avaient provoqué la mort de plusieurs milliers de personnes, au cours de l'été 1986. Un drame terrible. C'était un an après la visite officielle du pape Jean-Paul II au Cameroun.

À quoi ressemblaient vos toutes premières œuvres ?

Mes premières peintures étaient plutôt rudimentaires. J'utilisais de la peinture industrielle sur des supports tels que du contreplaqué ou de la toile. Je ne les avais montrées à personne. Je travaillais en solitaire, en autodidacte complet. C'était essentiellement des portraits de colons européens qui s'étaient installés au Cameroun et de grandes figures de l'indépendantisme, comme Félix-Roland Moumié ou Rudolf Douala Manga Bell¹... Il y avait également des scènes prises dans la vie quotidienne : les différents marchés, les cyclistes du Tour du Cameroun, une épreuve alors très populaire, et des camions qu'on appelait les « monstres », transportant d'énormes billes de bois. Ça me fascinait.

Entretemps, j'avais découvert les impressionnistes, Sisley, Pissarro, Monet, Renoir, mais – comment vous le dire ? – ils ne m'impressionnaient absolument pas... Pour moi, c'était de la peinture *ratée*. Je suis donc admis sur dossier. Des amis ivoiriens pourvoient à mon logement et j'obtiens une bourse du ministère de l'Enseignement supérieur du Cameroun. Au total, je suis resté quatre ans à l'École des beaux-arts.

1. Félix-Roland Moumié : médecin et leader indépendantiste de l'Union des populations du Cameroun (UPC), assassiné en 1960.

Rudolf Douala Manga Bell : opposant à la présence allemande au Cameroun. Il sera exécuté par pendaison en 1914.